

## Regards sur l'architecture

« Le mot nuit est clair, mais la nuit aussi, tout autant qu'elle est obscure. Ou plutôt la nuit n'est ni claire ni obscure, ce n'est qu'un mot, simplement comme l'orange tombée, comme l'herbe bleue »<sup>1</sup>.

Ainsi peut-il en aller de l'architecture, vocable sonore investi de multiples sens, mais qui semblent s'opposer, s'additionner, ou se conjuguer selon les regards qui s'y posent.

Tout d'abord le regard de l'usage, le regard de l'utilisateur, le regard de la vie car tout espace d'architecture est d'abord un espace de vie<sup>2</sup>.

Ce sont les espaces qui permettent la vie personnelle et familiale, les activités professionnelles, les loisirs, en répondant aux questions posées, comme à celles qui ne le sont pas. Satisfaisants aux espaces de vie, aux besoins de rangements, ils s'offrent à de multiples utilisations à travers le temps, et parfois même possèdent une plasticité qui leur permettent d'évoluer tout en conservant leur signification propre. Ils répondent aussi à des demandes plus personnelles, comme l'apport d'un sentiment à la fois d'intimité et d'affirmation au monde, soit pour s'y fondre, soit pour s'en distinguer.

A l'architecte de savoir répondre au mieux à ces demandes parfois explicites, parfois non formulées, et d'autant plus délicates à gérer que les jugements se forment selon des critères aussi disparates qu'évolutifs. De ce point de vue, la critique architecturale de ces bâtiments, d'habitude fondée sur la pensée architecturale du moment ne peut que passer à côté du sujet. Les louanges déposées au pied d'immeubles d'habitation à l'audace formelle évidente, sans aucune interrogation sur la qualité d'usage qui en résulte – ces portes d'ascenseur débouchant sur des passerelles propices aux vertiges, ces rambardes brûlantes l'été en témoignent-, en sont un exemple topique<sup>3</sup>.

Et pourtant chaque usager n'a-t-il pas droit à son jugement propre, sanctionnant des architectures par ailleurs louangées, et ratifiant année après année des pavillons individuels considérées par le discours architectural dominant comme de pures abominations – quand bien même ils ne seraient que les descendants de créations architecturales savantes d'autres époques<sup>4</sup>.

Mais pour autant d'autres regards sont tout aussi légitime. Pour paraphraser Jacques ROUBAUD<sup>5</sup> avançant que « la prose dit ce qu'elle dit, la poésie dit ce qu'elle ne dit pas », l'architecture doit à la fois dire ce qu'elle dit, et ce qu'elle ne dit pas. Situait un bâtiment pour un usager, pour un usage, elle le place au monde, elle lui offre – ou lui assigne- une place. Mais selon quels repères, quelles valeurs ? Forcément celles propres de l'architecte, avec sa culture et son histoire singulière, avec sa compréhension de la commande et l'épaisseur de son

<sup>1</sup> « La vie errante », Yves BONNEFOY, Mercure de France, 1993

<sup>2</sup> « Espaces de vie, espaces d'architecture » Marion SEGAUD (dir.) Col. RECHERCHES PUCA n° 64

<sup>3</sup> Voir par exemple diverses évaluations conduites par le Plan Construction et Architecture dans le cadre du programme CUH ( Conception et usage de l'habitat)

<sup>4</sup> « Préfabriquer la tradition. La troisième voie de la maison individuelle » M. ELEB et alii, PUCA 2002

<sup>5</sup> « Paroles » Jacques ROUBAUD, 1995

dialogue avec ce client, parfois dénommé maître d'ouvrage alors qu'il n'en a choisi que les finalités et les modalités de conception et de réalisation.

Alors il existe un regard collectif, dont le client comme le concepteur, – ne sont qu'un élément. Portant l'ensemble des référents d'une époque, d'un moment d'une époque comme de l'histoire d'un site, ce regard collectif se constitue jour après jour. Et ces référents, qui de fait sont la trame de nos jugements et des décisions qu'elles entraînent, peuvent être considérés comme ces anciens décors qui, dans les anciens arts de la mémoire<sup>6</sup>, permettaient de mémoriser faits, listes et concepts. Et face aux questions toujours nouvelles venant entre autres de l'impossibilité actuelle de distinguer nettement l'architecture et l'urbanisme, faut-il faire valoir dans la mémoire non plus selon un précepte utile à l'architecture, mais une dimension essentielle de son renouvellement<sup>7</sup> ?

Au fond c'est par là que l'architecte retrouve sa fonction culturelle. Faisant travailler à la fois les références exprimées par ses commanditaires, les demandes potentielles des futurs usagers, et les nécessités d'insertion urbaine, il se retrouve en position de synthèse dans une œuvre unique, mais à lectures multiples.

A cette lecture symphonique de la question posée à l'architecte doit se superposer une écriture diachronique : car tout bâtiment nouveau, ou renouvelé, participe de l'histoire d'un site tout autant qu'il s'insère dans son avenir. De nombreux exemples en matière d'histoire urbaine ancienne et récente montrent comment des projets forts peuvent influencer, par les messages qu'ils portent, sur les visions collectives des villes et de la société – fut-ce parfois au prix de malentendu. L'architecture du mouvement moderne était d'abord celle qui a permis à bon nombre de français d'accéder à un logement avec des commodités élémentaires, dont l'eau courante et des toilettes, à l'intérieur. Que cet atout se banalise, et voici que le regard bascule vers d'autres critères parfois anticipés, comme la capacité d'évolution ou son dialogue avec les urbanisations voisines, mais parfois négligés.

Alors, à chaque fois les regards sont multiples. Les habitants sont tout autant sensibles à la qualité d'usage qui leur est offerte qu'aux images immédiates et futures auxquelles ces constructions répondent. Ce dialogue entre les exigences concrètes et les attentes plus matérielles se déroule aussi bien chez l'utilisateur que l'architecte ou le maître d'ouvrage. Tout bâtiment possède à la fois un passé, un présent et un devenir, et dans une multiplicité de regards tous différents, tous légitimes.

Alors, toute architecture est une épiphanie.

O.P.

---

<sup>6</sup> Cf. « L'invention du fils de Leoprepes » Jacques ROUBAUD, 1996

<sup>7</sup> Sébastien MAROT in « Penser la ville par le paysage » DGHUC collection projet urbain 2002